

TAHITI 1904/1921 | LUCIEN GAUTHIER, PHOTOGRAPHE

LES ÉDITIONS DU PACIFIQUE / SERGE KAKOU

Remerciements de l'auteur

Je tiens à remercier la famille de Lucien Gauthier et plus particulièrement Madame Odette Planté, sa fille.

Cette étude n'aurait pas pu paraître sans la confiance qu'elle m'a accordée. Qu'elle trouve, à travers la réalisation de cet ouvrage dédié à la mémoire de son père, le livre qu'elle a souhaité voir publier.

Ma gratitude s'adresse aux personnes qui, au long de ces dernières années, m'ont prodigué leurs encouragements.

Je pense à mes parents et en particulier à Jade Jauneau, Bernard et Meagan Kakou. Je cite également avec plaisir : Elvire Perego, historienne de la photographie, Rozenn Le Corre, Alain et Martine Cadéo, Michelle et Michel Auer, Rodolphe Chamonal, Michael Sachs, Caroline Markovic, Bernard Branger, Frédéric Grandeau, Joachim Bonnemaison, Sylviane de Decker, Kim Timby, Françoise et Alain Paviot, Monique et Paul Benarroche, Arnaud Delas, Bruno Tartarin, et Christine Barthe de la Photothèque du musée de l'Homme, Sylvie Aubenas et Bernard Marbot conservateurs du département des Estampes et de la Photographie à la Bibliothèque nationale de France, Claude Stéfani conservateur de la maison Pierre Loti à Rochefort, sans oublier l'aide amicale des collectionneurs Albert Guichard, Raoul Céré et Hubert Martinez.

Je suis particulièrement redevable à Marie-Claude et Didier Millet, Emmanuelle Laudon, Patrick Lébédoff de l'exécution du présent ouvrage. Qu'il me soit enfin permis d'exprimer ma reconnaissance à Natalie Adamson qui a soutenu activement la poursuite de ce projet.

© 2004
Les Éditions du Pacifique
5, rue Saint-Romain 75006 Paris
© 2004
Serge Kakou,
pour les photographies
et le texte

Graphisme : Patrick Lébédoff
Édition : Emmanuelle Laudon

Photogravure : Edilog, Paris
Imprimé à Singapour

TAHITI 1904/1921

LUCIEN GAUTHIER, PHOTOGRAPHE

LES ÉDITIONS DU PACIFIQUE / SERGE KAKOU

Sommaire

Prologue	007
La conquête du rêve, un rêve de conquête	009
Tensions exotiques	010
Découverte photographique de « Taïti »	012
Tahiti à l'aube du xx ^e siècle	018
Sous le vent des îles	021
L'illustration du mythe	031
Portfolio	033
Dans l'atelier	034
Tahiti	056
Moorea	112
Raiatea	124
Bora Bora	130
Makatea	138
Takume	142
Marquises	144
Notes, bibliographie	158



Page 4
Coucher de soleil
sur Moorea

Ci-dessus
Autoportrait
dans l'atelier
de la rue de l'Est,
vers 1910

Prologue

Depuis près de vingt ans, je cherche obstinément les photographies de voyage. Accumulant, dans un premier temps, les épreuves originales, puis les informations qui les éclairent. Toujours fasciné par la vertigineuse aptitude offerte par le médium photographique de rendre possible le voyage à rebours.

À l'automne 1995, en visitant un marché aux puces, j'appris que le contenu d'une maison située à Neuilly avait été vidé, et que, parmi les livres et les papiers, de nombreuses photographies de Tahiti d'un certain Gauthier s'étaient vendues. Ce nom m'était familier pour l'avoir maintes fois rencontré sur des vues de la Polynésie ancienne, ainsi que sur des cartes postales aux couleurs irréelles représentant des vahinés dans des poses alanguies et rêveuses. Mon informateur me conseilla vivement de me mettre en contact avec la famille car il s'y trouvait encore une pesante collection de plaques négatives. Je pris rendez-vous et rencontrai Odette, la fille du photographe. Là, dans le coin d'une chambre, était entreposée dans des caisses rapportées des îles, la collection de négatifs de Lucien Gauthier. Je proposai d'acquérir non seulement la collection mais d'en assurer la préservation et d'en garantir l'intégrité. Un an plus plus tard, je devenais à mon tour responsable de l'unique archive professionnelle qui subsiste du Tahiti de cette époque¹. Après l'inventaire et le classement, il devenait indispensable d'étudier ce corpus. Bien que Gauthier n'ait laissé aucune note, cette collection représentait l'occasion assez rare de visualiser une œuvre dans son ensemble. Rendant ainsi possible l'expérience exaltante qui consiste à se placer dans le regard du photographe, comprendre ses motivations et ses contraintes, marcher dans ses pas pour s'en rapprocher. Comme source d'information, j'ai utilisé les quelques pages de souvenirs qui servent d'introduction à son ouvrage intitulé *Tahiti*, publié par Calavas en 1933, son récit de l'ascension de l'Aorai ainsi qu'un article que lui consacre en 1968 le père O'Reilly. Pour ce livre, j'ai tenu à utiliser les légendes qu'il a gravées dans ses négatifs ou celles qu'il a faites imprimer sur ses cartes postales.

J'ai souhaité laisser la libre interprétation des images aux soins de chacun, préférant évoquer le contexte dans lequel s'est épanouie l'activité du photographe, en décrivant à la fois la Polynésie qu'il découvre à l'aube du xx^e siècle et l'imaginaire exotique qui enveloppe immanquablement le voyageur. Il m'a paru également important de citer ses prédécesseurs, pionniers du nouvel art, et de rappeler les étapes de la conquête photographique de la planète.

La conquête du rêve, un rêve de conquête

Durant l'année 1839, la merveilleuse découverte de Daguerre est annoncée à l'Académie des sciences. La nouvelle fait sensation. Alors que l'écriture a fixé la parole et la pensée des hommes, l'image photographique conservera désormais la mémoire des lumières et les reflets du monde. La photographie exerce depuis lors, avec persistance, sa prodigieuse influence sur l'imaginaire et l'inconscient collectifs. La connaissance de la planète par le biais de la photographie compte parmi les plus admirables révélations du médium. Les moissons d'images rapportées projettent dans les sociétés occidentales une vision plus précise de la diversité du monde et des peuples qui composent l'humanité.

La propagation du procédé photographique est fulgurante. Les démonstrations publiques se succèdent en divers points du globe et si les difficultés techniques tempèrent parfois ce zèle, elles ne font jamais baisser la fièvre ; la conquête photographique de la planète a commencé. Elle accompagnera le plus souvent l'expansion coloniale. Favorisée par les moyens de déplacements qui se démocratisent, sa pratique se diffuse ; prenant place à bord des navires, les opérateurs vont atteindre les escales les plus lointaines. L'Égypte, la Palestine, la Grèce, l'Italie, l'Espagne sont visitées en priorité. Les photographes, nourris de romantisme, rendent leurs premiers hommages aux pays gorgés d'histoire, dont les ruines évoquent le prestige des civilisations qui nous ont précédés. Tout au long du XIX^e siècle, l'Europe en pleine expansion industrielle et économique investit, de sa supériorité et de ses certitudes, l'espace planétaire. Dans cette boulimie de tout accaparer, fixer, répertorier, le médium photographique devient l'outil scientifique idéal. L'objectif pointe son œil de cuivre vers les astres et le microcosmos. L'anthropologue utilise la chambre noire pour classifier et comparer. L'Occident étend sa domination à de nouveaux territoires en Afrique, en Extrême-Orient et jusqu'aux confins du monde. Témoin privilégié, la photographie est souvent présente lorsqu'il signe des traités, prend possession, annexe et colonise. La capture photographique s'apparente fréquemment à la conquête militaire et s'identifie parfois au trophée colonial. Si, parmi les multiples motivations de la collecte, la finalité commerciale reste prédominante, nombreux sont les photographes qui, touchés par la grâce des contrées qu'ils traversent, vont, à l'exemple de Lucien Gauthier, exprimer dans leurs œuvres, le respect et l'admiration qu'ils éprouvent.

Par-delà le temps, les cicatrices de l'histoire, les archives photographiques constituent un gisement d'informations, d'émotions et de beauté à *portée de regard*. Après avoir été longtemps négligé, ce patrimoine, désormais précieusement conservé, restitue au travers de ses multiples facettes une infinité de mondes disparus. Tels des



astres éteints dont la lumière nous parvient encore, les images photographiques par un jeu de miroirs complexes traversent les générations pour s'offrir à nos yeux.

Tensions exotiques

Partir pour un ailleurs toujours meilleur, poussé par une irréprouvable curiosité. Suivre le lointain scintillement des astres, franchir les mers et aborder des rivages inconnus, fuir pour se réaliser et trouver sa place dans le grand ordre du monde, au risque de se détruire... Et même si parfois le désenchantement est pour certains au bout du voyage, la quête est fondamentale pour l'humanité.

L'exotisme est un état d'esprit. Le concept est mis au goût du jour par les romantiques et le mot apparaît pour la première fois dans un dictionnaire en 1845². L'univers exotique de la pensée romantique se situe entre le Moyen âge et le fantastique, son territoire géographique privilégie la vieille Europe et le pourtour méditerranéen. Imperceptiblement, au cours du XIX^e siècle, l'exotisme romantique, incarné par Chateaubriand, cède la place à un exotisme moins exalté, plus populaire, que l'on peut nommer colonial. Il puise ses sources dans les récits de voyages, se nourrit d'espaces nouveaux et s'épanouit sous certaines latitudes, s'attachant aux pas des explorateurs, aventuriers, missionnaires, marins et militaires qui délimitent de nouvelles frontières. L'expansion occidentale se propage et touche la Chine, le Japon, le Siam, la Cochinchine, le Soudan, le Niger ainsi qu'une multitude de contrées parmi lesquelles figurent les îles des mers du Sud. En favorisant le chatoyant et le pittoresque, le visiteur occidental récupère au passage le *saillant* des mots, des noms, des lieux. Les artistes, séduits par la diversité des lumières et des populations, vont enrichir un répertoire de clichés que Lucien Gauthier utilisera à son tour. Dans la vision de l'Océanie, l'imaginaire exotique décline son propre vocabulaire, l'odalisque se mue en vahiné et le clair de lune cède sa place au coucher de soleil.

La lecture va développer en France le goût de cet exotisme colonial, plus particulièrement au travers de la presse illustrée. Les impressionnants tirages du *Tour du Monde* et de *l'Illustration* font vivre et partager aux abonnés les exploits de tous ces *globe-trotters*. Du fond de son fauteuil, le lecteur participe aux brillants faits d'arme de la coloniale qui, victorieuse sur les fronts d'outre-mer, confortent l'orgueil national. Dans ses romans, Jules Verne s'inspire de ces récits pour recréer des aventures où l'homme moderne, épaulé par le progrès technique, triomphe de l'adversité et dompte la nature hostile. De nombreux écrivains vont à leur tour se faire les *chantres* de l'exotisme en épiçant leurs textes de suaves nostalgies de pays lointains. Dans les aventures qui se déroulent dans les mers du



John Davis
Robert Louis
Stevenson aux
Samoa, vers 1888

Paul-Émile Miot
*Femme de
Taïo-Hae,
îles Marquises,*
1870

Charles Spitz
La source,
1885-1889
(portrait utilisé
par Gauguin dans
son tableau
Pape moe)



Sud, ces auteurs utilisent largement le mythe de Tahiti, déclinaison océanienne de l'exotisme. L'origine du mythe remonte à Bougainville. Dans sa relation de voyage, le navigateur a décrit, lors de son escale en 1768, la découverte d'un véritable Éden sensuel. Le lieu est aussitôt baptisé la Nouvelle-Cythère. L'accueil y est idyllique, l'offrande faite aux marins enflamme les imaginations. La société tahitienne, perçue comme une communauté exemplaire, conforte la vision naturaliste chère à Rousseau où l'homme, proche de la nature, préservé des corruptions de la civilisation, est fondamentalement bon. Le récit de Bougainville pose ainsi les fondations d'un mythe puissant qui exercera son influence et son attraction tout au long du XIX^e siècle. Il faut reconnaître que dans l'expression de leur pure beauté et parfois à l'évocation de leurs seuls noms, les îles océaniques stimulent les désirs. Mais le mythe, par-dessus tout, procure à l'imagination un espace de liberté qui permet à chacun de bâtir des rêves sur mesure. Désormais, tous les hommes qui pénétreront dans les mers du Sud en garderont l'empreinte. Si la plupart des voyageurs se complaisent exclusivement de l'exubérance du décor qui les entoure, certains, porteurs d'une aventure intérieure vont, à la traversée du *cinquième monde*³, ressentir le vertige que procure cette transposition dans l'*Ailleurs*. Ces hommes, en s'imprégnant de leur nouvel environnement et à travers leur rencontre véritable avec l'*Autre*, accèdent à son authentique intériorité. Une intériorité qui imprime sur leur création une forte résonance.

Tel le jeune Herman Melville qui, voulant échapper à la grisaille de son existence, s'embarque en 1840 sur un navire baleinier pour sonder son âme et trouver un sens à sa vie. Ses romans, *Taïpi*, *Omoou* puis *Moby Dyck*, sont illuminés par la chaude lumière rencontrée dans les mers du Sud. Plus tard, au cours de l'année 1872, un autre marin, Pierre Loti, découvre Tahiti. Dès son enfance, cet auteur emblématique du roman exotique a dirigé ses rêves et ses pensées vers l'Océanie où son frère aîné est parti pour un voyage sans retour. Revêtant le même uniforme de marin, il marche dans ses pas dont la trace déjà s'efface et tente de le rejoindre à travers l'écriture. De sa quête éperdue jaillira une œuvre fondamentalement nostalgique où l'érotisme, mélangé au décor exotique, reconforte l'âme et atténue l'angoisse existentielle. Robert Louis Stevenson, à bord du navire le *Casco*, se faufile à son tour dans les passes des lagons océaniques. L'écrivain décrit l'émotion qui l'étreint lorsque, en 1888, arrivant pour la première fois aux Marquises, l'ancre plonge : « Cela fit un petit bruit mais un grand événement, car mon âme descendit avec cette amarre en des profondeurs d'où le cabestan n'aurait pu l'extraire... ». Venant puiser l'inspiration, Robert Louis Stevenson, déjà malade, ressentira vivement le désenchantement qui envahit le voyageur à l'approche de la terre convoitée, la traversée du miroir, le négatif de l'image projetée, la mort qui rôde...

Au début du XX^e siècle, un navire venu de Brest dépose Victor Segalen. Sa transposition dans ce nouveau décor agit comme un révélateur qui frappe ses sens de toute sa vivacité. Il commence aussitôt l'écriture d'un roman, *Les Immémoriaux*, où, véritable précurseur dans sa démarche ethnologique, il tente de se transposer dans la pensée du Polynésien. Pour partager la vision de l'autre, il utilise le langage maohi. Le sentiment d'exotisme suscite une réflexion qui influencera toute sa recherche littéraire et devient l'axe centrifuge de son œuvre. Segalen s'interrogera toute sa vie sur les multiples dimensions du concept. Dans ses esquisses, qui ne seront publiées qu'après sa mort sous le titre *Essai sur l'exotisme*, il examine ses propres sensations pour en goûter toutes les saveurs fugitives. Il analyse la tension exotique et la compare à un mécanisme qui utilise l'énergie fournie par la friction incessante du mouvement de la pensée qui va du *Moi* à l'*Autre*. Il se servira désormais de cette force motrice dans sa création artistique. La notion d'exotisme, dévaluée par ses contemporains, retrouve avec Segalen toute sa plénitude.

L'autre découverte indissociable de son voyage sera la rencontre avec les œuvres d'un autre défenseur des traditions polynésiennes : Paul Gauguin. « Je ne puis dire n'avoir rien vu du pays et de ses Maoris avant d'avoir parcouru et presque vécu les croquis de Gauguin », dira Victor Segalen en août 1903, en visitant à Atuona le faré du peintre mort trois mois auparavant. Il trouve dans la démarche radicale de Gauguin l'exemple type de l'*exote* véritable ; celui qui a su rencontrer l'*Autre*, l'*Ailleurs*, celui qui a réussi à se fondre en lui jusqu'à en mourir. L'artiste peintre, qui dans sa farouche détermination de partir répétait « je veux aller chez les sauvages », s'est exilé à l'autre extrémité du monde, s'est éloigné de la civilisation pour mieux percevoir une vision divergente du monde. En épousant l'autre *point de vue*, il a obtenu ce don de voyance pictural qui lui a permis, dans la pleine maturité de son art, de saisir, comme personne jusqu'alors, à la fois les traits et un certain reflet de l'âme du monde polynésien.

Un an plus tard, Lucien Gauthier pénètre à son tour dans cet espace de songes et de lumière. Un monde qui possède la faculté de communiquer à certains hommes sa phosphorescence.

Découverte photographique de « Taïti »

LA GLANE PHOTOGRAPHIQUE

Au désir d'exotisme s'ajoute chez certains la pulsion scopique. L'appareil de prise de vue, en satisfaisant un puissant désir d'appropriation, offre la possibilité idéale de capturer l'empreinte de l'*Ailleurs* et de l'*Autre*. De l'autre côté de la caméra, l'insulaire, le Canaque, l'autochtone, reste à l'extérieur comme simple figurant dans son décor.

Eugène Bourdais
Maison de la Reine
Pomaré, 1857-1859

Paul-Émile Miot
L'Astrée à Papeete,
1869

Gustave Viaud
La reine
de Bora Bora,
1859





Agenor Fournier,
Vue de Papeete,
1863

Paul-Émile Miot,
Tahitiennes,
1869

L'invention, l'usage et la collecte photographique restent des concepts essentiellement occidentaux. L'Europe, dans un long cheminement culturel où, depuis plusieurs siècles, la capitalisation des richesses encourage dans la même mesure la création artistique et le développement des techniques, dispose, avec la pratique photographique, d'un outil dont elle seule va durablement maîtriser et la compréhension et la finalité. Si, dans le mouvement qui accompagne la colonisation, le regard du photographe se fait inquisiteur, l'appropriation reste symbolique car elle ne saisit que le reflet de la vision ethnocentrique de l'opérateur. Par son pouvoir singulier, inhérent au procédé, la photographie restitue aujourd'hui tout ce qu'elle a capturé. Elle fixe par sa technique, qui s'apparente parfois au sortilège, les populations de la terre dans leur environnement naturel, avant les grands bouleversements planétaires qui accompagneront le XX^e siècle.

Chaque nouvelle rotation de la terre nous éloigne inexorablement de ces instants figés dans la chimie photosensible. Cette *mise à distance* accentue le relief et, par là même, la lisibilité de chaque image glanée dans l'espace temporel. Tous nos regards portés sur ces visages qui nous interrogent encore par-delà le temps n'auront-ils pas fini, aussi à leur manière, par nous faire découvrir l'*Autre* et nous en rapprocher ?

DANS LES MERS DU SUD

La première tentative photographique s'effectue dans le cadre d'une mission officielle commanditée par la Marine française durant laquelle les îles Marquises seront annexées. Avant de partir dans la station navale du Pacifique dont il vient de recevoir le commandement, le contre-amiral Dupetit-Thouars s'est initié à la pratique daguerrienne. Il sollicite l'achat d'un équipement complet et une chambre noire fabriquée par l'opticien Buron sera embarquée sur la *Reine Blanche*. Durant ce long séjour qui durera près de quatre années, aucun rapport ne mentionne l'utilisation de l'appareil⁵ ; il est vraisemblable qu'aucun résultat probant ne fut obtenu..., la formation hâtive du contre-amiral ne lui ayant pas permis, sous les tropiques, de mettre en pratique les leçons reçues à Paris. C'est paradoxalement dans la capitale que seront réalisés, en 1842, les premiers daguerréotypes qui concernent l'Océanie. Ces derniers, photographiés dans l'atelier des Bisson⁶, figurent des crânes rapportés des Marquises et des Gambier par l'expédition de Dumont-Durville⁷. En 1847, J.W. Newland, daguerréotypiste anglais, séjourne à Papeete alors qu'il traverse le Pacifique d'est en ouest en direction de l'Australie. Durant son périple, il rassemblera une extraordinaire collection de près de deux cents plaques. Cet ensemble, le plus important jamais réalisé dans

cette partie du globe et contenant plusieurs spécimens de son escale tahitienne, sera exposé à Sydney en mars 1848⁸. Il faut imaginer l'aura qui entoure chaque photographie à cette époque. La présence de Newland suscita certainement beaucoup de curiosité. Il obtient même une audience auprès de la reine Pomaré. Cette dernière se prête volontiers à la séance de pose et il est vraisemblable qu'à cette occasion, l'artiste reconnaissant offre à son illustre modèle l'une de ses précieuses plaques. Il exécutera d'autres prises de vue de la famille royale, de chefs et d'indigènes. Quelques années plus tard, en 1851, le commandant Lavaud, gouverneur des Établissements français de l'Océanie, confie au peintre Giraud une photographie de Pomaré réalisée au daguerréotype afin qu'il réalise le portrait officiel de la souveraine. Cette peinture, aujourd'hui conservée au musée de Tahiti et des îles, semble constituer le seul reflet qui subsiste de l'œuvre énigmatique de Newland. À ce jour, aucun daguerréotype de son voyage n'a été retrouvé.

Durant les années 1850, de nouveaux procédés photographiques apparaissent. Les opérateurs délaissent peu à peu la plaque daguerrienne pour des systèmes qui utilisent un négatif et permettent ainsi la reproduction des images. Le choix consiste à utiliser soit un négatif en papier appelé calotype, soit une plaque en verre enduite de collodion. Ces deux techniques ont l'avantage de multiplier les épreuves positives à volonté. Certains voyageurs, officiers de la Marine française pour la plupart, vont se munir de l'équipement nécessaire et vont peu à peu remplacer dans leurs albums les croquis par des photographies. Ces praticiens se nomment Eugène Bourdais, Léon Armand et Gustave Viaud.

LE TEMPS DES MARINS PHOTOGRAPHES

Depuis l'établissement du Protectorat en 1842, la Marine française a toujours entretenu une petite garnison à Tahiti. Un navire stationnaire défend les abords de la rade où se construisent le fort et les bâtiments administratifs. Il est fréquent de trouver à bord des navires des officiers, doublés d'artistes dessinateurs, qui se munissent de carnets et croquent à leurs heures les souvenirs de voyages. Léon Armand est vraisemblablement le tout premier photographe après Newland. Il arrive en Océanie en 1855 et partage son séjour entre Port-de-France à la Nouvelle-Calédonie et Tahiti, reliés administrativement sous la dénomination des Établissements français de l'Océanie. Trois ans plus tard, Eugène Bourdais, secrétaire particulier du commandant-gouverneur du Bouzet, réussit quelques vues d'après des négatifs en papier et en verre; elles seront offertes, réunies dans un album, à son ministre de tutelle. Une *Vue de Papeete* est envoyée au journal *l'Illustration* qui la reproduit sous forme de bois gravé en 1859. Cette même année, Gustave Viaud,



Madame S. Hoare
La famille Salmon,
vers 1885

Charles Spitz
Portrait
du prince Hinoi,
1885-1889

Henri Lemasson
Trois tahitiennes,
vers 1896

Les frères Courret
Himene,
1863



médecin de la marine et frère aîné de Pierre Loti, obtient de remarquables images d'après négatif papier. En 1864, *l'Illustration* publie encore quatre vues de Papeete prises d'après les photographies d'Agenor Fournier, lieutenant de vaisseau à bord de *La Pallas*. Entre 1868 et 1870, durant la campagne de *l'Astrée* dans les mers du Sud, le commandant Paul-Émile Miot, aidé de son assistant Félix-Auguste Leclerc, prend des vues de Tahiti et des Marquises qui comptent parmi les plus belles réussites photographiques réalisées en Océanie au XIX^e siècle.

LES PREMIERS STUDIOS TAHITIENS

La photographie commerciale fait ses premières apparitions dans le courant des années 1850 par l'entremise de quelques itinérants. Ces opérateurs parcourent ponctuellement les îles à la recherche d'une nouvelle clientèle. Certains se déplacent continuellement, d'autres sont basés dans les ports les plus fréquentés du Pacifique, tels San Francisco, Valparaiso et Sydney. Le scénario consiste à courir passer une annonce dans la gazette locale, trouver un logement convenable pour accueillir la clientèle et prendre d'éventuelles commandes. *Le Moniteur de Tahiti* note ainsi le passage successif du daguerréotypiste Helsby venu de Valparaíso, et de Samuel P. Howes de San Francisco. Après quelques semaines, parfois plusieurs mois, une clientèle trop restreinte les oblige à repartir.

Les premières vues mises à la disposition des acheteurs sont réalisées par Eugénio Courret qui visite l'île en 1863. Ses *Vues de Papeete et types tahitiens* seront vendues dans son atelier de Valparaiso et des tirages seront laissés en dépôt à Papeete.

L'installation de studios tels que ceux du Canadien Eugène Durand en 1863 et de l'Américain Andrews Garrett à partir de 1865 reste éphémère. Il faut attendre 1868, le passage des navires devenant à cette époque suffisamment régulier, pour qu'un photographe vive de son art à Papeete. Cet homme est citoyen anglais et se nomme Charles Burton Hoare. Comme partout dans le monde, la pratique semble immuable : il s'agit de tirer des portraits tout en constituant au plus vite une collection de vues composée de paysages et de *types* représentatifs des populations locales. Cet ensemble d'épreuves est présenté dans des formats différents dans des albums-échantillons consultables par le client qui choisit et emporte les images. Une fois vendus et emportés, les tirages sont ensuite contrecollés sur des montages, puis reliés dans des albums. Vers la fin des années 1870, le nom de Charles Burton s'efface pour laisser place à celui de madame Hoare dont le studio est particulièrement actif jusqu'à la fin du siècle. En 1885, l'Alsacien Charles Spitz s'installe comme bijoutier-photographe et, quatre ans plus tard, il obtient une

mention à l'Exposition universelle de Paris⁹. À son décès en 1894, sa femme se remarie avec Franck Homes et poursuit avec lui la double activité. Les studios Hoare et Spitz réalisent la plupart des images que l'on trouve dans les albums des vingt dernières années du siècle. Alors que l'inventaire de la planète se poursuit encore dans les zones les plus reculées du globe, la découverte photographique de l'Océanie semble terminée. Cependant, de nouveaux photographes vont à leur tour décliner, avec leur propre sensibilité, le mythe et la réalité.

LES AMATEURS

À partir de l'année 1880, la photo se démocratise et les procédés de vulgarisation rendent plus pratiques les appareils de prise de vue et les manipulations chimiques. Les plaques au collodion sont remplacées par des plaques au gélatino-bromure d'argent préparées industriellement. Sans les contraintes liées à la rentabilité, de nombreux amateurs se munissent du matériel nécessaire. Il faut différencier les amateurs résidant sur l'île et ceux de passage. Parmi ces derniers, le plus talentueux est le colonel Stuart-Wortley qui visite Tahiti en 1880. Il s'est distingué lors d'expositions londoniennes par la présentation d'études de ciels et Tahiti lui offre l'opportunité de renouveler ses prouesses en restituant de splendides couchers de soleil. Ce sont les premières réussites d'un genre qui fera école bien plus tard. Il saisira également quelques admirables scènes de la vie quotidienne¹⁰. Le nombre d'amateurs actifs à Tahiti dans les vingt dernières années du XIX^e siècle peut être estimé à quelques dizaines, parmi lesquels il faut distinguer Jules Agostini, conducteur des Ponts et Chaussées et surtout Henri Lemasson, agent des Postes. Ce dernier a le privilège de rencontrer Gauguin qui lui demande de reproduire sa toile *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* et qui transposera l'une de ses photographies de vahinés dans l'un de ses tableaux¹¹.

L'inventaire de la collecte photographique réalisée par l'ensemble des amateurs-photographes reste à faire. Destinés à un usage privé et tirés à un petit nombre d'exemplaires, ces témoignages, souvent uniques, complètent et enrichissent notre héritage iconographique.

Tahiti à l'aube du XX^e siècle

En 1899, les États-Unis et l'Allemagne se divisent les îles Samoa. Les Américains hissent la bannière étoilée sur Tonga. Les derniers souverains océaniques abdiquent sous la contrainte et remettent leur pouvoir entre les mains d'administrations étrangères. Ces deux nouvelles puissances occidentales participent à cette partie d'échecs

Emplacement
de la poste
à Papeete après
le cyclone
de 1906



planétaire et viennent disputer aux nations coloniales traditionnelles le partage du monde. Très jaloux de sa zone d'influence, le gouvernement français s'emploie non seulement à préserver ses conquêtes mais aussi à consolider son empire. Tahiti, placée sous protectorat de la France depuis 1843, est annexée en 1880. En 1894, sous prétexte de révolte, les îles sous le Vent sont rattachées à l'empire colonial et, en août 1900, le pavillon français flotte sur les îles de Rorutu et Rimatara. À l'aube du XX^e siècle, toute l'Océanie est partagée.

Le ministère de la Marine et des Colonies contrôle, depuis Paris, tous ces lointains territoires par l'entremise de gouverneurs qui administrent et légifèrent au nom de la France. Durant tout le XIX^e siècle, l'immigration se fait au compte-gouttes. Le relief montagneux, qui ne recèle aucun métal précieux, interdit tout projet agricole d'envergure. Les premiers arrivants seront les missionnaires protestants, bientôt suivis par leurs homologues catholiques venus contrer leur influence. Régulièrement, quelques marins décident d'ancrer leurs jours dans la lumière des tropiques. Vers la fin du XIX^e siècle, la population européenne, à laquelle s'ajoute une communauté asiatique d'origine chinoise, est composée essentiellement de commerçants et de fonctionnaires¹². Quelques rares colons disséminés sur Tahiti et les archipels de Polynésie vivent des maigres ressources que procurent la pêche, la récolte de nacres et de coprah. Chaque année apporte une poignée de nouveaux migrants. En 1901, le vapeur *Mariposa* effectue sa première liaison mensuelle entre San Francisco et Papeete en moins de quinze jours. L'arrivée du courrier d'Europe rythme la mesure du temps. Bientôt, les *steamers* remplaceront les voiliers, dissipant peu à peu la mystérieuse poésie de son éloignement.

Lucien Gauthier arrive à Papeete en 1904. La ville, que Gauguin et Segalen viennent de quitter, ressemble à un petit bourg de province transposé en bord de lagon avec mairie, école, commerces, kiosque à musique, église et temple... commérages et rivalités. Les rues s'étendent imperceptiblement sous la luxuriante végétation, décor idyllique dont les fièvres électorales et quelques cyclones viennent périodiquement secouer la torpeur¹³. En 1905, la colonie doit faire face à une grave crise financière due aux intempéries, à la mévente de la nacre et de la vanille et au trop grand nombre de fonctionnaires... Le commerce indolent écoule ses produits importés en échange de piastres chiliennes ; la modernité fait son apparition avec les premières automobiles, le tout-à-l'égout, le téléphone, puis l'électricité. Tirailés entre les directives du ministère et la réalité locale, les gouverneurs se succèdent. Chaque soir, quand la nuit tombe, les *hymene* (chant tahitien) portés par les vents se diffusent alentour et gravent dans les mémoires des voyageurs leurs empreintes inoubliables.



*Atelier de la rue
des Remparts,
vers 1905*

*Une visite chez
l'homme nature
vers 1905*

*Teura, Taie,
Lucien Gauthier
et sa fille Lucie,
1910*





L'ouverture du canal de Panama en 1914 annonce une ère nouvelle, pleine de promesses pour le développement du territoire. Ironie du sort, l'événement précède de quelques mois le commencement de la Grande Guerre dont les ravages vont s'étendre jusqu'au bout du monde. Le 22 septembre 1914, Papeete est bombardée par les navires allemands. Une certaine idée de paradis se consume dans les flammes qui anéantissent le centre ville. La fin du conflit sera également marquée par une redoutable épidémie de grippe espagnole¹⁴ qui exercera ses ravages dans la population. Par-delà les épreuves, la joie de vivre reprend toujours le dessus... les meurtrissures guérissent... mais rien ne sera plus comme avant.

Sous le vent des îles

L'ATELIER DE LA RUE DES REMPARTS, 1904-1906

Le destin des hommes dépend toujours d'infimes circonstances et de rencontres opportunes. En 1902, à l'âge de vingt-sept ans, le jeune Lucien Gauthier, après une jeunesse sans histoire, un brevet de sténographe en poche, quitte la France pour se rendre en Californie. Il trouve un emploi à la French American Bank de San Francisco où il restera deux ans. Un ami, agent d'affaires, lui apprend que l'un des seuls studios photographique de Papeete vient de fermer et qu'une place est à prendre. Sans hésiter, Gauthier donne sa démission, fait ses valises et, deux mois plus tard, vogue vers Tahiti. Dès que l'île se profile, son âme est transpercée par un éblouissement dont le rayonnement persistera toute sa vie. « Il était environ quatre heures du matin quand la *Mariposa* qui m'amenait doubla la pointe Vénus. L'aurore commençait à poindre. Les étoiles jetaient leurs derniers feux dans la douce nuit qui s'enfuyait sur Moorea, dont les pics déchiquetés se détachaient sur l'Occident bleu sombre. Nous franchîmes la passe de corail. Pas un souffle ne ridait le lagon d'émeraude sur lequel le vapeur glissait sans bruit. Papeete sommeillait encore dans son nid de verdure... Heure exquise, inoubliable et inoubliée ». ¹⁵ Lorsqu'il pose pied à terre sur les quais noyés sous les flamboyants rouges, il découvre la bourgade tranquille et sa population accueillante. Sans perdre de temps, il loue une modeste maison en bois située rue des Remparts et apprend au pied levé le métier de photographe. « J'ai commencé plus que modestement. Il n'y avait même pas de patente de photographe à Tahiti. J'en pris une de colporteur... et puis, peu à peu, sur place, j'ai pris goût à la chose ». Muni d'un simple appareil acheté à San Francisco et armé de beaucoup de confiance, il se met à la disposition de la clientèle locale. Pour toute publicité, il installe dans la rue une petite vitrine où sont punaisés ses premiers tirages, le bouche à oreille fera le reste. Seuls ou accompagnés, en couple, en groupe ou en famille,

Sur le chemin du lac
Vahiria, 60 passage
de la rivière,
vers 1905



Femmes tahitiennes,
carte postale
colorisée

marins, commerçants et fonctionnaires lui rendent visite et posent tour à tour devant l'objectif. Le quotidien est agrémenté par la venue de quelques beautés locales qui deviendront occasionnellement ses modèles. Certains tirages indiquent qu'il possède un objectif offrant la particularité de réaliser huit portraits d'une même personne vue sous différents angles. Ce nombre rythme alors la pose en séquences particulièrement réussies. Sensible à la beauté des femmes polynésiennes, Gauthier réalisera aussi une remarquable série de portraits de Tahitiennes dont la réunion évoque une composition florale. De cette période subsiste un modeste mais néanmoins précieux album de famille, contenant une petite centaine de tirages. Nous pouvons y suivre l'amélioration de sa technique et connaître ses premiers résultats. Les épreuves, dont les formats sont compris entre 4 x 5 cm et 10,5 x 16,5 cm, sont exclusivement tirées sur papier argentique. Les sujets représentés sont essentiellement des portraits de jeunes femmes ainsi que des groupes d'amis parmi lesquels apparaissent le prince Hinoï, le maire Cardella, le père Alain et diverses personnalités du Tout-Papeete que côtoie alors notre photographe. Les revenus de son activité sont vraisemblablement modiques, mais les besoins le sont aussi. Bien plus tard, il se souviendra de cette époque en décrivant sa maison¹⁶ : « Ouverte à tout venant, plus un carreau. J'y installai mon lit de camp, mon seul meuble... En rentrant de mes pérégrinations dans l'île, j'y trouvais parfois quelques indigènes qui s'y étaient installés en mon absence : je ne m'en formalisais pas... J'avais comme voisins un vieux couple de Tahitiens, une barrière à moitié démolie nous séparait. Nous devînmes rapidement de bons amis. Tous les matins la bonne Teura m'apportait dans mon lit un grand bol de thé aromatisé de lait de coco. Quand mes loisirs me le permettaient, son *tane* [homme], le vieux Taïe, m'accompagnait dans mes excursions autour de l'île. »

L'exubérante nature tahitienne qui descend des montagnes jusque dans la ville l'attire irrésistiblement. Il part à sa découverte et s'imprègne immédiatement de son nouvel environnement. Ses premières sorties le dirigent vers la superbe vallée de la Fautaua, site proche de la ville, qui deviendra son lieu de prédilection. En suivant le chemin qui épouse les sinuosités de la rivière et, après une longue marche, on accède à l'impressionnante cascade où la rivière se propulse dans le vide sur plus de trois cents mètres. Escorté par son guide, il va multiplier les sorties et parcourir les curiosités naturelles de l'île. Les splendides grottes de Maraa envahies par l'eau en fournissent un souvenir : « Un soir nous arrivâmes ainsi devant la grotte de Maara, qui se trouve à la limite des districts de Paea et Papara, la masse de verdure qui séparait la route de la falaise à pic où l'eau a creusé la fameuse grotte était si dense qu'il était impossible de soupçonner la présence de cette dernière. Il fallut se frayer un sentier à grands coups de couteau. Si quelques indigènes des environs ne nous y avaient pas aidés, nous aurions dû remettre au lendemain la pho-



tographie que je voulais en prendre... » Si les rivages portent quelques rares stigmates de la civilisation, l'intérieur des terres garde encore tous ses mystères. La découverte d'un univers préservé et d'une nature intacte est pour Gauthier une sensation enivrante. Certaines courses, parfois, durent plusieurs jours. L'envoûtant lac Vahiria est des plus difficiles à atteindre. « Peu d'indigènes le connaissent. Il fallait envisager plus d'une journée de marche extrêmement pénible à travers une végétation vierge. Taie s'assura d'un bon guide et nous partîmes. Nous suivions le cours de la Vahiria qu'il nous fallut traverser une bonne centaine de fois, dans l'eau souvent jusqu'à mi-cuisses, en prenant beaucoup de précautions à cause des galets qu'entraîne le courant... Le soir, recrus de fatigue, dépourvus de lumière, on construisit hâtivement un abri recouvert de feuilles de "hape", semblables à de gigantesques rhubarbes. Mais on ne s'y était pas aussitôt endormi qu'un orage éclata, suivi d'une trombe d'eau. Notre toit résista, mais l'eau coulait sous notre lit de feuilles et je la sentais s'infiltrer insidieusement dans mes poches. Je tremblais pour mon attirail photographique malgré les toiles cirées qui l'enveloppaient... Au matin nous n'avions plus un seul fil de sec. Nous décidâmes néanmoins de poursuivre notre expédition. À grands coups de coutelas, notre guide traçait la route, Taie l'élargissait et, derrière, je suivais tant bien que mal. La végétation était si dense que parfois nous n'apercevions plus le ciel. Et c'est ainsi que dans la matinée nous atteignîmes la base du cratère... Ce fut le plus rude effort. Nous nous enfoncions jusqu'aux genoux dans l'humus détrempé. Nous grimpons aux lianes comme à la corde lisse... Une fois cette maudite pente franchie... il fallut tailler encore longtemps et durement pour dégager une plate-forme d'où découvrir l'ensemble du cratère... Je restai deux bonnes heures à contempler le lac mystérieux et brûlai mes dernières plaques dans l'espoir d'en fixer le souvenir. » Passer la nuit à la belle étoile est une occasion plutôt rare dans un pays où l'hospitalité est légendaire. D'ailleurs Gauthier, d'un contact chaleureux, s'intègre sans difficulté. Son désir de communiquer est sincère, comme le prouvent les mots qu'il ajoute au dictionnaire de poche qu'il emporte avec lui¹⁷. Bien des années plus tard, en se souvenant de cette époque, il écrira : « Pour goûter pleinement la douceur tahitienne, il convient d'être jeune, de voyager sans hâte, d'épouser la nonchalance heureuse du climat et des indigènes. » Cette réflexion illustre parfaitement l'état d'esprit dans lequel il a bâti son œuvre.

Par chance, la vogue de la carte postale illustrée bat son plein. C'est une occasion décisive qui va influencer toute sa future activité commerciale. Gauthier va bientôt adjoindre à son travail de portraitiste la réalisation de reportages, consacrés à la vie locale et son actualité. L'engouement universel pour ce nouveau support autorisé depuis peu par l'administration des Postes est inimaginable. Ce concept révolutionnaire au coût modeste démul-

*L'atelier
de la rue de l'Est
vers 1914*

*Intérieurs de l'atelier
de la rue de l'Est*

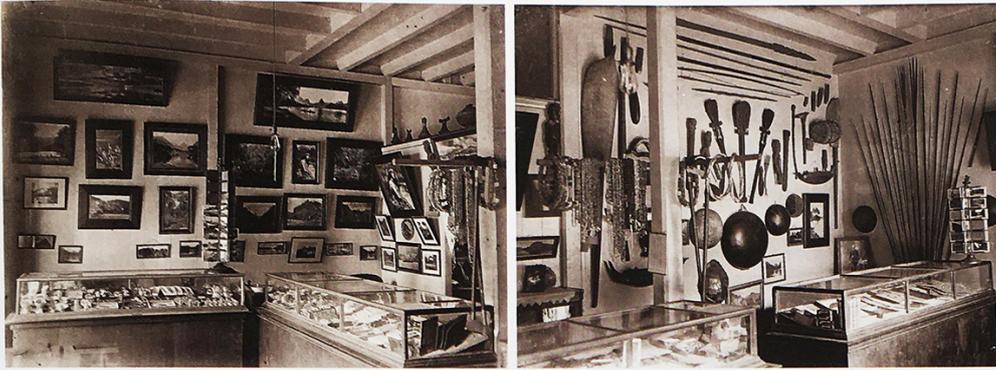


tiplie la correspondance et, surtout, utilise la photographie. Les photographes sont sollicités pour fournir des illustrations et l'on peut considérer aujourd'hui qu'un grand nombre de clichés doivent leur existence à cette demande particulière. Gauthier n'échappe pas à la règle. En bon commerçant, il saisit cette extraordinaire occasion qui a le double avantage de faire prospérer ses affaires tout en lui assurant une formidable publicité. Paysages idylliques et vahinés sont mis en images et vont constituer désormais ses thèmes de prédilection. Plusieurs dizaines de ses clichés seront imprimés année après année. Ses cartes postales illustrées figurent en bonne place chez plusieurs commerçants de la ville. Son œuvre ainsi démultipliée traverse les mers et se diffuse.

Les affaires se portent bien, l'avenir se présente sous ses meilleurs auspices ; pourtant, il sera bientôt obligé de partir car une lettre officielle lui rappelle quelques obligations militaires¹⁸. Sur le chemin du retour vers la France, en juillet 1906, il passe par San Francisco. La ville vient d'être anéantie par un tremblement de terre... il dormira à la belle étoile. Au cours de ce voyage, Lucien met en pratique ses talents de commerçant en vendant à des journaux quelques clichés tahitiens. Il traverse ainsi, à sa grande satisfaction, le territoire américain sans bourse délier. Son séjour en France lui est particulièrement bénéfique : il y fait imprimer un recueil illustré de ses photographies¹⁹ ; et surtout il y rencontre Edmée Angel, en tombe amoureux et l'épouse en juillet 1908. Une fois le mariage célébré, il n'a plus qu'une idée en tête : retourner au plus vite en Océanie partager avec sa femme, qui n'a jamais vu la mer, une vie de délices dans l'île enchantée. Du grand bonheur qu'ils partagent alors naît leur première fille, Lucie.

L'ATELIER DE LA RUE DE L'EST, 1909-1921

En janvier 1909, Gauthier se réinstalle, investi de ses nouvelles responsabilités de père de famille. Il fait bâtir une maison plus vaste qui fait office d'habitation, de studio et de magasin. L'affaire redémarre, il va retrouver sa clientèle et il doit agrémenter sa collection de nouvelles vues²⁰. L'infatigable marcheur retourne sur les chemins de ses premières expéditions parfaire l'œuvre qu'il avait esquissée. Il porte un œil nouveau sur la nature qui l'entoure, plus sensible que jamais à la grandeur solennelle des paysages et à la beauté qui irradie des lieux. Il chasse le point de vue, posant son appareil à chaque fois que l'exubérante nature entrouvre une perspective et permet au regard d'avancer à travers la dense végétation. « Il m'arrivait d'arpenter dix fois le même terrain, escaladant les crêtes, dégringolant les pentes, toujours courant à la recherche de l'endroit propice pour prendre un beau cliché. Quand je l'avais trouvé, Taïe déployait la même ardeur à débrousser le sol » et, dans un souci de perfection, il prend parfois



des risques : « Un jour je prétendis mieux faire et escaladais la muraille verticale. Étant de la catégorie des poids légers, je me hissai d'abord assez facilement en m'agrippant aux lianes et aux troncs de fougères, mais, arrivé à vingt ou vingt-cinq mètres de hauteur, j'entrevis tout à coup au-dessus de ma tête un énorme rocher et j'eus l'impression très nette que la moindre secousse allait le détacher. Impossible d'ailleurs de le contourner. Je m'aperçus alors, non sans effroi, qu'il n'était pas plus facile de redescendre que de continuer à monter. Ne sachant quel parti prendre, je restais ainsi suspendu en l'air, sentant le tronc de fougère qui me soutenait céder lentement. Finalement, il se détacha et je dégringolai, entraînant pierres et plantes où je cherchais vainement à me raccrocher. Fort heureusement, cette petite avalanche arriva plus vite que moi et je tombais par-dessus. »

Il part à la recherche du mythe entretenu par ses prédécesseurs, d'un Éden paisible, hors du temps, où des femmes lascives vivent nues. Légende qu'il reconnaît volontiers : « La côte orientale de l'île est de beaucoup la plus accidentée. Souvent, après les marées d'équinoxe, le chemin qui longe les falaises est rompu par endroits et le district de Hitia se trouve isolé pour de longs mois. C'est dans ce district que j'aperçus un jour, à travers les arbres, n'ayant pour toute parure que ses longs cheveux, une belle indigène. Elle s'enfuit à mon approche... Je n'en ai jamais rencontré d'autre depuis. » Cette rencontre fortuite lui suggère probablement la série de nus à la cascade pour laquelle pose la belle Tamoo. Comme partout en Polynésie, l'hospitalité légendaire ne fait jamais défaut. L'accueil est chaleureux et les habitants se prêtent volontiers à la pose. En saisissant un retour de pêche, un repas en bord de lagon, des plongeurs de nacres, ou des porteurs de feuilles de pandanus, Gauthier documente la vie quotidienne. Chez lui, nulle approche ethnographique ; son projet est d'illustrer et enrichir l'imaginaire exotique²¹. Les modèles occasionnels sont intégrés dans leur environnement naturel afin d'embellir la composition. À bord de légères embarcations, il parcourt les lagons. Il longe les rivages, explorant méticuleusement les baies, visitant les cases et les villages où parfois les filets de pêche suspendus dans les branches valorisent la composition. Il capte la subtile lumière des sous-bois et des reflets sur l'eau, maîtrisant l'effet atmosphérique en privilégiant toujours, pour ses prises de vues, l'aube et le couchant. Il cadre pour que les éléments de la nature s'équilibrent harmonieusement. Sa maîtrise peut s'enorgueillir de la réussite de somptueux couchers de soleil – sujet qui, plus tard, sera décliné par une suite de photographes jusqu'à l'exaspération. Chaque fois que l'occasion se présente, il prend le large et parcourt les sites les plus pittoresques de l'archipel polynésien. Il retourne aux îles Sous le vent, à Moorea, Raiatea, Bora-Bora, Maupiti, découvre les Tuamotu et Makatea et file jusqu'aux Marquises. Il est à Makatea en 1909 ; l'île est fameuse depuis peu, grâce à l'exploitation de phosphates qui



*La famille Gauthier
à Arue,
vers 1910*

*Madame Edmée
Gauthier,
vers 1910*

*Le jardin de l'atelier
de la rue de l'Est,
vers 1914*





vient de débiter²². Il photographie les installations minières dont l'insolite voie ferrée traverse et perturbe la flore de l'îlot corallien. Plus loin, aux Tuamotu, où l'altitude dépasse à peine le niveau de la mer, il saisit le plat alignement ponctué de farés et de cocotiers, seuls éléments permettant au regard de s'ancrer sur la plage exposée aux vents.

Mais le plus beau voyage reste à faire. En 1911, un voyage de la *Zélée*, stationnaire de la Marine, lui permet de partir vers les Marquises situées à plus de dix jours de mer. Dès que le navire s'approche de l'île, il va éprouver, comme tant d'autres avant lui, le frisson : « De tous côtés la terre s'élevait en pentes vertes, dominées de mornes grandioses, et des torrents limpides dévalaient vers la mer au creux de ravins bleus »²³. Les plaques sensibilisées au cours de son escale marquisienne sont particulièrement réussies. La courte durée du séjour explique en partie la forte intensité de ce reportage. Les lieux l'inspirent car il accède à une terre préservée, par là même plus proche du mythe. La nudité, le tatouage, la parure de guerre sont autant de stéréotypes qui exacerbent son regard voyeur. Gauthier cède à la tentation, cherche le sensationnel et part chasser le *cannibale*. Il en obtient la triste représentation quand un vieillard, censé figurer le dernier représentant, accepte de poser en échange de boîtes d'allumettes.²⁴ Quelques bibelots seront encore troqués pour décider d'autres insulaires. Un « ancien guerrier » revêtira, pour lui, l'antique coiffe en cheveux humains, et quelques adolescentes aux corps souples et bronzés se prêteront également à la pose. De toutes ces prises de vues, la plus belle est un portrait intitulé *Vieille Femme tatouée*, où le modèle assis sur un tronc de cocotier se métamorphose en majestueuse reine des îles. En quelques plaques, les paysages qui ont stupéfié Hermann Melville sont fidèlement restitués. Les montagnes, sentinelles immobiles et inquiétantes, qui émergent de l'océan et rendent l'abordage délicat, les vallées profondes où l'homme se dissimule sous l'épaisse végétation, sans oublier la présence insolite d'une église et de son missionnaire. De nombreux clichés sont empreints de cet envoûtement particulier que les toiles de Gauguin ont commencé à distiller dans le public européen.

En décembre 1911 naît sa deuxième fille, Odette. Toute la petite famille passe l'année 1913 en métropole. Un héritage vient assurer une certaine aisance et permet l'acquisition d'une belle automobile à son retour sur l'île. À Paris, il avait pris contact avec un graveur de nacres pour adjoindre à son commerce quelques articles susceptibles d'intéresser une clientèle de passage. Dans ses vitrines seront exposés divers bibelots ainsi que quelques objets ethniques, rapportés de ses tournées dans les îles²⁵. De tous ces trophées proposés aux amateurs, la photographie reste encore la plus facile à emporter. Toujours soucieux d'agrémenter son choix, Gauthier va bientôt adjoindre de nouvelles études aux portraits de belles Polynésiennes réalisés au cours de son premier séjour.

*Bombardement
de Papeete par
les Allemands,
le 22 septembre 1914*



BOMBARDEMENT DE PAPEETE SEPT 22 14

*L'échouage
du Kersaint
à l'entrée de la baie
d'Opunohu, Moorea,
le 5 mars 1919*

*Papeete,
le 8^e contingent,
10 mai 1917*



Echouage du Kersaint sur les récifs d'Opunohu Moorea 5 Mars 1919



Le père O'Reilly, secrétaire général de la Société des Océanistes, qui le rencontra à de multiples reprises, rapporte²⁶ : « Gauthier s'aventura même dans la photographie de genre. À l'usage des touristes qui lui réclamaient des vahinés, Gauthier tira quelques femmes indigènes qui, pudiques sans être trop farouches, le laissaient faire en riant, sachant la discrétion du photographe et qu'elles s'en iraient dans les albums de lointains *popaa* sans jamais risquer de figurer en tenue légère, dans la vitrine de la rue de l'Est. Ça fait honte!... »

Puisant parfois dans le bazar hétéroclite de clichés chers à l'exotisme colonial, le photographe célèbre à son tour le culte occidental de la femme polynésienne. Si la pose est parfois conventionnelle en studio et plus dégagée en extérieur, il saisit avec justesse leur élégance qui tire son charme de leur simplicité. Dans leurs regards se reflète le respect qu'il porte à ses modèles. Complices dans leurs poses et leurs sourires, les vahinés de Gauthier évoquent le désir, sans vulgarité ni provocation. L'attitude alanguie, la mélancolie des regards semblent autant de transcriptions visuelles empruntées à la littérature exotique. Si, au cours de son premier séjour, les prénoms de ses modèles sont précisés – Tuu, Moo, Turai – elles deviendront toutes par la suite, *Vahinés*. Leur identité s'efface pour laisser place à l'anonymat d'un stéréotype féminin incarnant l'offrande érotique. À travers la représentation photographique qui précise sa silhouette, l'inséparable compagne du mythe océanien devient plus charnelle, plus accessible aussi. En multipliant son image dans ses compositions, il va le premier l'ériger en icône visuelle et lier à tout jamais son nom à celui de la vahiné. La vie s'écoule agréablement. Son épouse l'assiste et retouche les clichés. La famille se rend quotidiennement en fin de journée sur la plage d'Arue. Pendant ce temps, la guerre gronde en Europe et se propage bientôt jusqu'au bout du monde pour atteindre l'archipel tranquille. Tel un cataclysme d'un genre nouveau, un déluge de feu s'abat et détruit le centre de Papeete. Les croiseurs allemands qui se sont vus refuser l'entrée du port et leur réapprovisionnement en charbon se vengent. Lucien Gauthier porte secours jusqu'à l'épuisement et ne prendra des clichés qu'une fois le sinistre maîtrisé. Son reportage est reproduit dans *l'Illustration*, journal qui le gratifiera alors du titre de correspondant local.

Si jusqu'à présent Gauthier n'a jamais accordé une grande importance aux innovations techniques et à son matériel de prise de vue, il s'équipera, en 1915, d'un appareil panoramique de marque « Allvista ». Le format inhabituel des négatifs utilisés²⁷ l'oblige à s'adapter à une nouvelle capture de l'espace, sans pour autant changer son style qui reste toujours identifiable. Il se place le plus souvent sur des embarcations, utilisant les reflets et les mouvements de l'eau pour mettre en valeur les rivages qui se déploient. Le champ de vision élargi de l'appareil lui servira également à photographier les différents contingents de soldats tahitiens qui partent pour la Grande

*Autoportrait dans
une vallée de Tahiti,
vers 1905*

*Taïe et moi,
vers 1905*



Guerre²⁸. La vision panoramique convient parfaitement à Gauthier. L'objectif embrasse l'espace et saisit davantage. Ce « travelling photographique » donne au spectateur l'occasion de voyager dans l'image.

Après avoir parcouru la Polynésie en tous sens, l'ultime défi de Gauthier sera d'atteindre le sommet de l'Aorai²⁹ qui domine la ville de Papeete de ses 2066 mètres. Deux expéditions lui seront nécessaires pour parvenir à son but. Lors de la première tentative, il doit rebrousser chemin car à 1100 mètres l'accès devient infranchissable. Déçu, mais enthousiaste et surpris par la beauté des perspectives, il déclare : « La vue est simplement féérique, elle dépasse de beaucoup certains sites réputés ». Il sollicite alors l'aide des autorités et explique sa démarche dans une lettre adressée au gouverneur : « La montagne est une source de santé et d'énergie dont nous avons tous besoin, à nous de savoir la capter. » Il souligne « l'intérêt que représenterait, pour la santé publique, la création d'un sanatorium à ces altitudes », et envisage le potentiel touristique que constituerait l'accès à la montagne. Le gouverneur met à sa disposition une équipe de prisonniers qui auront pour tâche de débroussailler un sentier. Quelques semaines plus tard le travail est accompli. Muni de son appareil panoramique, Lucien Gauthier part à 2 heures du matin et, au fur et à mesure de la marche, fixe sur la pellicule souple l'impressionnante chaîne montagneuse. Le sommet est atteint à la tombée du jour ; il y passe la nuit alors que le thermomètre indique une température de 2 degrés. Les notes prises lors de cette expédition accompagnent un compte rendu qui sera publié dans le *Journal officiel* et dans lequel Gauthier proclame : « On n'a pas le droit de garder pour soi de si belles choses, il faut donner la chance à chacun de pouvoir les contempler. »

La carrière photographique de Lucien Gauthier aurait pu se poursuivre ainsi jusqu'à la fin de sa vie, mais les enfants grandissent et la nostalgie de la France aussi. En 1921, un panorama de Papeete depuis le clocher de la cathédrale, tiré en huit plaques 16,5 x 20,5, signe son dernier adieu. Après avoir sélectionné dans sa collection³⁰ les clichés qu'il veut emporter, il vend son commerce à un certain Langlois. L'aventure polynésienne s'achève, son goût pour la prise de vue aussi. Installé dans la maison familiale de Neuilly-Plaisance, il s'occupe désormais de tirer des épreuves et de les vendre, toujours soucieux de faire connaître l'île³¹. En 1931, il participe à la grande Exposition coloniale de Paris et expose ses œuvres dans le Pavillon tahitien. Un livre, publié à cette occasion, reproduit en héliogravure un choix de ses meilleures photographies tahitiennes. Par l'intermédiaire de l'office du tourisme qui dirige vers lui les voyageurs désireux de partir dans les mers du Sud, il rencontre notamment Alain Gerbault et les frères Allegret. La tradition familiale rapporte qu'un jour il reçut la visite d'une personne qui lui dit : « Je suis M. Matisse. J'ai vu vos photos. Elles sont vraiment bien. Elles m'ont même donné l'idée d'aller à Tahiti. »³²



Entre les deux guerres mondiales, les négatifs servent à illustrer plusieurs livres et articles sur l'Océanie française. Puis la demande cesse peu à peu, et ses clichés restent dans leurs boîtes. Lucien Gauthier se consacre désormais au jardinage et vit heureux en cultivant son lopin de terre et ses souvenirs. Il s'éteint en 1971, à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Sa collection, méticuleusement conservée, a traversé le siècle intacte.

L'illustration du mythe

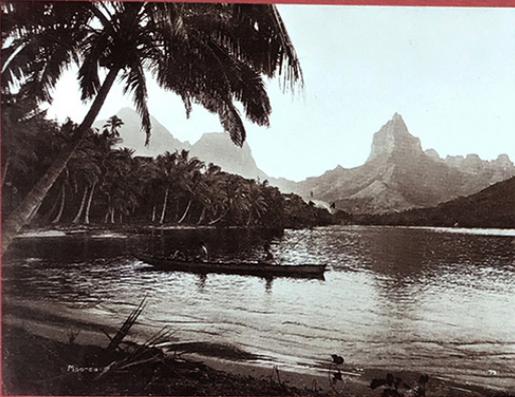
En découvrant Tahiti, Lucien Gauthier a rencontré le mythe océanien et son plus éblouissant symbole : la nature. La quête obstinée qu'il va entreprendre pour la dépeindre et en restituer l'image, caractérise son œuvre photographique et le distingue de tous ses prédécesseurs. La fascination qu'il éprouve stimule son ardeur à en révéler la splendeur cachée ; partageant avec Loti l'impression de « voyager dans cet heureux pays comme on eût voyagé au temps de l'âge d'or ». Gauthier est doté de cette double qualité chère au peintre Fromentin : « patience et sincérité devant la nature³³ ». Son regard filtre la réalité pour n'en retenir que la beauté, toujours à la recherche de paysages parfaits et, par là même, de la paix que leur contemplation procure.

En visionnant aujourd'hui ces clichés, il semble parfois que les distances entre les lieux s'effacent, les îles fusionnent pour ne former qu'une entité, « l'île », une terre façonnée à l'image du monde idéal qu'il porte en lui. Pays exclusif, jardin chatoyant aux montagnes végétales parcourues de sources et de cascades et qui ne semble exister que pour sa plus belle fleur, la vahiné. Si son équivalent masculin, le tané, se fait plus discret, tous deux apparaissent dans la composition, exprimant ainsi leur appartenance indissociable à la nature. Il parcourt l'île de toute son énergie, multiplie ses immersions dans l'intérieur des terres, traverse la dense végétation, escalade les reliefs qui parfois se refusent, longe les rivages, comme un peintre amoureux du corps alangui de son modèle. La plaque sensible enregistre un inexprimable désir de féminité. Dans son approche, il trouve la juste adéquation entre l'attente de sa clientèle et la projection de ses désirs.

Par la mise en images de ce monde fantasmatique, Lucien Gauthier parvient à exprimer l'indicible émotion ressentie le premier jour. La dimension imaginaire de chaque image paradoxalement figée représente un espace virtuel où notre pensée se projette et se déplace. Par-delà le temps et par le biais de l'émulsion sensible, Gauthier nous invite encore à le suivre pour rejoindre son *pays idéal*, situé au zénith dans l'azur des mers et sous le vent des îles.



*Tahitiens en costumes
primitifs. Fêtes
du 14 juillet*



« Je découvris le site magnifique. Au premier plan, de grands pandanus bordaient la rivière ; au loin, très haut sur la montagne, deux immenses chutes d'eau apparaissaient et disparaissaient dans la végétation. J'arrivais au moment idéal où tout le paysage se reflétait dans la rivière... Les instants favorables à la photographie sont très fugitifs à Tahiti... ».

1904 – un an après la mort de Gauguin – Lucien Gauthier débarque à Tahiti. Pendant dix-sept ans, il n'aura de cesse de restituer à travers ses photographies le mythe d'un Éden paisible. Ce livre propose un émouvant florilège de ses plus belles images parmi les centaines récemment redécouvertes. Un hommage à la Polynésie française et à l'art de la photographie ; deux passions que Lucien Gauthier nous communique.

ISBN: 2-87868-062-6



9 782878 680621